

Stéphanie Argerich, réalisatrice

L'archiviste d'une famille de grands pianistes

Raphaël Delessert Texte
Chantal Dervey Photo

Dans *Argerich*, le documentaire plein de finesse et de tendresse qu'elle consacre à sa mère, Martha, Stéphanie Argerich évoque ses années d'enfance. Elle y dit la difficulté de vivre avec une star du piano classique adulée dans le monde entier. «Ça m'agaçait qu'elle se consacre ainsi à ses fans. Un jour, j'en ai mordu un», confesse-t-elle, en voix off, à l'écran.

«En fait, ce n'était pas un fan de ma mère, reprend la jeune femme, attablée devant un expresso. C'était Mstislav Rostropovitch. J'avais 5 ans et j'ai dû mordre plusieurs personnes, dont un impresario japonais de ma mère, à cette époque. Mais Rostropovitch, ça, je ne regrette pas du tout», sourit-elle.

Actuellement sur les écrans romands, le premier long-métrage de la réalisatrice laisse apparaître la passionaria du clavier telle qu'on ne l'avait jamais vue: rongée par le trac avant d'entrer en scène. Ou filmée au réveil, en train de tâtonner sur la table de nuit, à la recherche de sa première tasse de café. «Le café, c'est sacré pour elle. Elle peut en boire quinze par jour.» La grande Martha a vu le film une demi-douzaine de fois et commence maintenant seulement à l'apprivoiser. «Au début, elle était surtout gênée par son apparence physique.»

Stéphanie porte les cheveux longs, comme sa mère. Elle admet aussi avoir hérité des grands pieds de la pianiste argentine, comme le montre une des scènes les plus émouvantes du film. D'autres points communs encore? «Des valeurs comme la justice, la vérité. Et, comme elle, je ne termine pas toujours mes phrases.»

Martha adore Robert Schumann. Pianiste également, Stephen Kovacevic, le père de Stéphanie, est, lui, un inconnu

tionnel de Ludwig van Beethoven. «Moi, j'aime Schumann. Schubert aussi, raconte-t-elle. Bach me purifie; je l'écoute lorsque j'ai besoin de remettre de l'ordre dans ma tête. Wagner m'a aidée à apprendre mon vocabulaire allemand. La musique m'a nourrie. C'est une langue qu'on parlait à la maison.»

Depuis deux semaines, et comme ses parents avant elle, la jeune réalisatrice découvre les feux de la rampe et les questions des journalistes. «C'est à la fois sympa et pas très naturel. Moi, je n'ai jamais eu envie de monter sur scène. Je préfère être dans l'observation. Je suis l'archiviste de la famille», explique celle qui filme son entourage depuis ses 11 ans.

Et s'appeler Argerich, ça aide quand on veut réserver une table dans un restau-

«Quand j'avais 5 ans, j'ai mordu Rostropovitch. Et je ne le regrette pas du tout!»

rant bondé? «Attendez, Argerich, ce n'est pas Madonna! Heureusement d'ailleurs. Bon, c'est vrai que, dans certains milieux, ma mère est une déesse et qu'elle attire beaucoup de monde autour d'elle. On se sent envahis. C'est pour ça que je mordais.»

«Je ne rigole pas assez», admet Martha devant la caméra de Stéphanie. «Ça m'arrive aussi de me dire que je n'ai pas assez ri pendant une journée», lui fait écho sa fille aux yeux bleus. Mariée et mère de deux garçons, Vadim et Roman, elle juge sa vie un peu trop rangée et rêve parfois d'une existence un brin plus bohème et parsemée d'imprévus.

Avec un sourire désarmant, Stéphanie Argerich raconte encore la grande maison genevoise, jamais fermée à clé et tou-



Carte d'identité

Née le 17 mars 1975, à Berne.

Cinq dates importantes

1993 Passe son bac et part étudier le russe à Moscou.

1996 Étudie la photographie à la Parson's School of Design de New York.

1998 Stage dans l'agence de photojournalisme Magnum, à New York.

2006 et 2009 Naissances de Roman et de Vadim, ses deux fils.

jours pleine de monde, dans laquelle elle a passé son enfance. Pas toujours enchantée par la perspective de quitter ce cocon pour suivre sa mère dans ses tournées, elle se souvient avoir caché son passeport sous le tapis du salon. Ou s'être endormie au pied du piano dont Martha cajolait ou rudoyait les touches.

Stéphanie est adolescente quand la famille déménage à Bruxelles et, après son bac, la jeune fille met le cap sur Moscou pour apprendre le russe. Elle commence à y faire de la photo de rue et, après avoir abandonné des études de droit «trop abstraites», elle met le cap sur New York afin de se consacrer pleinement à sa passion pour l'image. Quelques années plus tard, retour à Bruxelles pour les beaux yeux d'un pianiste. «J'y ai découvert le cinéma et

j'ai pas mal glandé aussi.» Direction Paris ensuite, afin d'y suivre des cours de prise de vue. Elle travaille pour la chaîne de télévision Mezzo et rencontre son mari. «Un copain d'enfance. On s'était perdus de vue.»

Aujourd'hui, cette passionnée de danse et de tai-chi reconnaît passer trop de temps sur internet et les réseaux sociaux. «Ce qui me fait peur, c'est qu'on filme tout et n'importe quoi. Cette accumulation d'images a un côté angoissant.» Pudique dans la vie, Stéphanie Argerich reste discrète sur son projet de deuxième film. «Mais je sais qu'on m'attend au tournant.» Elle vit en famille à Genève et songe, parfois, avec nostalgie à la maison bouillonnante de son enfance. «Là, il ne faut pas faire trop de bruit à cause des voisins...»

Histoire

Ce jour-là

Tiré de *24 heures*
du 15 mars 1977

Japon Pots-de-vin L'ancien premier ministre japonais Takuei Tanaka va devoir payer au fisc quatre cinquièmes du montant des pots-de-vin reçus de la compagnie américaine Lockheed. Sans attendre le jugement du procès en cours contre M. Tanaka, les autorités fiscales japonaises lui ont adressé un avis de paiement complémentaire de 400 millions de yens (environ 3,3 millions de francs).

Italie Tentative de suicide Helmut Berger, le célèbre acteur de cinéma autrichien, a tenté lundi matin de se suicider. L'acteur est hospitalisé dans un établissement sanitaire où il a été admis dans un état comateux. Il a immédiatement subi un lavage d'estomac. Il aurait, indique-t-on, absorbé une trentaine de comprimés de barbiturique. Helmut Berger, de son vrai nom Steinberger, est âgé de 33 ans. Il a été récemment au centre d'un procès retentissant pour usage de drogue, accusation dont il s'est toujours défendu.

Il fait l'actualité le 15 mars... 1977

Claude Nicollier peut rêver d'espace

Le pilote et astronome vaudois de 33 ans, par ailleurs collaborateur de 24 heures, est retenu par l'Agence spatiale européenne en vue de futures missions

«Un collaborateur de *24 heures* pourrait être le premier Suisse dans l'espace», plastronne le quotidien lausannois dans son édition du 15 mars 1977. Toute la dernière page est consacrée à l'événement: «En quelques semaines, et dans toute la presse de ce pays, Claude Nicollier, 33 ans, physicien, astronome, pilote militaire et de ligne, est devenu «le cosmonaute suisse», écrit Jean-Bernard Desfayes.

Le journaliste poursuit: «Gloire redoutable et prophétie dangereuse lorsqu'on connaît les méthodes rigoureuses de sélection pratiquées dans l'aviation et l'astronautique. Nous dirons simplement pour notre part, avec fierté et un plaisir immodeste, que Claude a des chances d'être le premier collaborateur de *24 heures* à



Claude Nicollier a travaillé comme pilote de ligne. DR

faire, dans trois ou quatre ans, un voyage dans l'espace; avec Bernard Hauck, de l'Observatoire de Sauverny, il a tenu en effet la rubrique astronomique de ce journal avec une précision et un talent que nos lecteurs ont appréciés. Il est aujourd'hui l'un des quatre scientifiques choisis par l'Agence spatiale européenne (ESA) pour préparer les expériences mises au point dans le Vieux-Monde, expériences qui s'intégreront dans le programme Spacelab, le laboratoire spatial placé sur orbite dans les années 80 par la navette *Orbiter*.»

La *Feuille* est bien optimiste en parlant d'un délai de trois ou quatre ans. Si Claude Nicollier rejoint la NASA en 1980 afin d'y être formé, il attend le 31 juillet 1992 pour s'envoler du Kennedy Space Center à bord de la navette *Atlantis*. Et devenir le premier Suisse dans l'espace, qui effectuera quatre missions au total. **G.SD**

Article paru le mardi 15 mars 1977 dans *24 heures*.
Archives consultables sur <http://scriptorium.bcu-lausanne.ch>

Le saint du jour

Longin, le saint qui a transpercé le Christ

Plusieurs anonymes apparaissent dans le récit biblique de la crucifixion. En particulier trois militaires romains. L'un, simple soldat, transperce le flanc du Christ pour vérifier que le crucifié n'est plus.

Un centurion, juste après la mort du Christ, s'exclame: «Vraiment, celui-ci était fils de Dieu!» Enfin, il est fait allusion à un autre centurion qui dirige la garde du tombeau de Jésus. Dès le IV^e siècle, des traditions confondent peu ou prou ces trois personnages: les sources orientales insistent sur le centurion qui confesse la divinité du Christ, tandis que les textes occidentaux parlent plutôt du soldat qui frappe le crucifié. Mais toutes les traditions en font un saint appelé Longin, du mot grec désignant une lance.



En perçant le flanc du Christ, Longin devient aveugle, mais le sang du sauveur coule le long de la hampe et tombe sur ses yeux. Du coup, il recouvre la vue et se convertit. Il quitte les armes et se fait baptiser. Selon la version plus ancienne, il se rend en Cappadoce (Turquie), dont il devient

l'évêque. Il évangélise la région avant d'être martyrisé par le préfet Octavius, qui lui fait couper la langue et arracher les dents avant de le décapiter. Sa tête aurait été apportée à Jérusalem sur ordre de Ponce Pilate. Selon un autre récit, il se rend à Mantoue. Cette ville affirme posséder du sang du Christ. Quel meilleur porteur d'une telle relique que celui qui a fait saigner Jésus? Cette tradition sert donc à expliquer comment Mantoue se l'est procurée. **J.FD**